

34 19

MUNICIPALE
VILLE DE
POINTE
A PITRE

FB
972.82
VIZ

A MICHEL HAYOT

COMMISSAIRE-COMMANDANT LES ANSES-D'ARLETS 1824-1839

MAIRE DU SUD 1839-1852.

LE VIEUX PAYS.

Vital Lampada tradit.

60395

Les colons ont trouvé à Sainte-Anne, aux Caps, au Vauclin, au Simon; aux pointes du François, du Robert, de la Caravelle; au Marin, au Grand Céron, aux Anses-d'Arlets; sur le ciment des falaises de la côte entre Lajus et la Pointe des Nègres; aux Trois-Ilets; à la Rivière-Salée; au bas Lamentin; autour de Fort-de-France les premières, les plus opportunes terres à cannes.

Les surfaces modifiées par les éruptions de basalte, d'obsidienne et de ponce étaient, sont, de roches plus friables; mais la couche superficielle d'humus, sur les phonolithes, les calcaires et les argiles imperméables anciennes, ayant été respectée par les plus récentes éruptions laviques, se trouvait plus puissante, plus ancienne; et n'ayant pu pénétrer la roche vêtue d'argile, ou l'argile

60395

MAÏNOC.org

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

compacte elle-même, se trouvait plus résumée, plus visiblement offerte.

Sur la roche fissurée ou sur la boue lacustre, hors d'atteinte des eaux ruisselantes et glaciales des grands cônes couverts d'arbres, ces couches cent fois séculaires d'humus.

Des mers immobiles s'offrant à chaque limande pour l'embarquement des sucres. Les routes de centralisation inutiles, puisque chacun débouchait devant soi à cette route des transports communs : la Mer.

Le balaiement des surfaces par l'eau ruineuse des grandes pluies d'hivernage a singulièrement appauvri la merveilleuse et spontanée fécondité de ce *Vieux Pays*. Le dessèchement général de l'Ile; ou du moins l'écoulement plus rapide des pluies sur les surfaces déboisées; le réveil, sous les rayons solaires, des oseraies glaciales du littoral du Nord, qu'une eau plus puissante, descendant des grands cônes, rapprochait au début des terres froides actuelles; les routes, les voies ferrées ont, en facilitant la culture des autres sols, singulièrement pali la royauté du Sud. Les labours faciles et mortels ont achevé le *Vieux Pays*.

Où les sucreries de la côte? de Case-Pilote, de Case-Navire? Où les récoltes de la Pointe Lavigne, des Frégates, des Caps? Où Tascher, les Anglais, Caritan? Où le Grand Céron, balançant le Macouba, préféré dans un partage de famille? Où de Manoël, O'Mulanne, Le Camus, la Pointe-la-Rose, la Pointe Savane, la Réunion, la Pointe-Lynch, la Caravelle, Spoulturne, Méry de Neuville? Où cette pointe de la Petite-France, et les récoltes des frères Maillet sur le roc enrichi par mille et mille années de

végétation thésauriseuse? Où les Macabou, la Grande Savane?

Sont restés les fonds d'alluvions, les plus pauvres des sols quand leur fertilité n'est maintenue par l'apport des eaux qui les parcourent. Mais ces quelques fonds admirables sont le plus souvent envahis de blocs de laves, détachés des sommets déboisés ravinés par les pluies, depuis que la forêt ne modère plus, par son dôme de feuilles et son treillis de racines, le passage torrentiel des cataractes du Ciel. Des cailloux roulés et pesants couvrent chaque jour les sables féconds et perméables que les feuilles mortes des bois enrichissaient chaque année.

Si bien qu'on s'est demandé quelquefois qui serait riche d'avoir une habitation, d'avoir des habitations du Sud, sous un soleil qui *seul* est déjà une fortune. Comme si des roches volcaniques, sous un mètre cinquante d'eau minimum par an, devraient souffrir jamais d'un été de trois mois, seront jamais un sol aride?

Le Simon, le Vaucelin, le Marin, les Trois-Rivières, la Pointe-Simon, la Rivière-Salée, la Dillon, la Rivière-Blanche démontrent, démontreront demain la richesse agricole de ce Sud délaissé.

Sur ces phonolithes du Sud, à Sainte-Anne, aux Caps, au Diamant, quel était le mode de culture qui a longtemps lutté contre le balaiement par les eaux, qui faisait les récoltes et conservait le sol?

On fouillait à travers la boue lacustre un trou carré d'un pied de côté. On enlevait la boue lacustre. On mettait le

roc à nu. On attaquait le roc lui-même. On ne s'arrêtait qu'après avoir atteint le phonolithe vif, le roc fissuré, le sous-sol ouvert, poreux.

On raclait alors les surfaces humifères sur la boue lacustre. On mêlait ces terres choisies de la surface aux débris rocheux démolis par le pic, par la pioche, par la houe, par le louchet; si on avait du fumier de parc à mettre, on le mettait dans ce trou carré avec l'humus et les silicates.

L'argile lacustre était soigneusement écartée, mise à part sur la surface entre les trous carrés, était respectée.

On fouillait dix mille de ces trous carrés, de ces puits perdus, par hectare, quand on plantait à trois pieds carrés. L'eau, sur les dix mille mètres carrés de cette surface exposée à la pluie, ne pouvait s'écouler par surface; mais rencontrait dans sa course, aux premiers pas, un de ces drains, un de ces puits dont l'échiquier se disposait en quinconce suivant la ligne de pente.

Cette eau, un moment chargée des richesses de la surface et des richesses de l'atmosphère, filtrait à travers les terres choisies qui avaient comblé chaque trou.

Tout aboutissait au pied de canne placé dans ce trou carré, sur le passage des eaux filtrantes.

Et quand on avait fait la canne plantée, on enterrait, en longs brins, la paille qui faisait, sous l'épiderme d'humus, à travers l'argile, l'office que les brins de Balisiers font à travers le sucre, pour conduire aux issues les sirops d'égout qu'ils appellent de la masse où la cuite les avait serrés.

Admirable conception agricole que cette combinaison qui réalisait le drainage par les fissures.

cheux; qui luttait contre le Soleil en laissant interposé entre les racines traçantes et l'ardeur solaire le matelas d'argile lacustre; qui luttait contre le Soleil et la pluie en se gardant à l'humus, lequel ne se dessèche ni ne se sature pour ainsi dire jamais, tant son hygroscopie est grande; qui luttait contre l'herbe en raclant et effaçant à la surface le dépôt humifère, source de l'herbe; qui extrayait à ses pieds l'amendement de silicates, y mêlait les sources de ferment par l'humus, y conduisait l'azote par les pluies, et faisait de chaque trou carré une nitrière.

Les silicates de potasse et de soude engagés dans le sous-sol rocheux, attaqués par les dégagements de l'humus, se décomposaient en sels de potasse et de soude et en silice libre. La silice libre s'en allait en gélée pour se concrétionner en sables quartzeux. Les sels de potasse et de soude se transformaient en nitrates de potasse et de soude au contact du fumier de parc et de l'azote de l'air fixé par les argiles de la surface, entraîné par les eaux pluviales.

Nos mêmes roches éruptives au-dessus du désert d'Iquique, à mesure qu'elles s'altèrent sous les météores, subissent ces mêmes réactions et livrent ces mêmes sels de potasse et de soude aux condensations atmosphériques qui les dissolvent et les transforment en nitrates le long des Andes.

Là les pluies toujours absentes ne lessivent pas comme sous nos ciels chagrins cette fleur des roches. Le salpêtre descend en sueur bientôt séchée et cristalline jusqu'aux plaines, jusqu'aux *saladeros*.

Le soldat Chilien, debout sur un contrefort des Andes, veille, vainqueur, sur ces trésors.

Nous allons cependant acheter si loin mille et mille tonnes de ces sels solubles, pour les livrer aux eaux torrentielles dont nous ne savons plus les défendre quand ils s'offrent à nous, chez nous.

La Savane des pétrifications à Sainte-Anne offre à l'observation de ces phénomènes un champ curieux.

La silice libre descend, avec les pluies, de la roche éruptive qui domine le planès de la savane. Elle se répand sur la carapace poreuse de calcaire coquillier, la traverse, s'infiltré, sous le calcaire dans le banc de phonolithe altéré, dont une couche est ainsi transformée en jaspe.

Les sels de potasse et de soude sont balayés chaque jour, à chaque pluie. La silice s'infiltré partout; transforme en pierre chaque branche, chaque tronc d'arbre; se moule,

(1) Moreau de Jonnés, après avoir soumis à l'observation de savants les fragments recueillis à la Savane des Pétrifications à Sainte-Anne, écrivait, page 138 :

« La surface des plateaux calcaires abonde ordinairement en fragments
 « de substances lithologiques, qui semblent annoncer une dissolution
 « immense d'éléments antérieurs, une révolution violente, et par suite
 « de nouvelles combinaisons moléculaires d'où sont résultés des produits
 « secondaires très remarquables. Ce sont : des Zéolytes, des Stalactites
 « creuses, coniques et en longs morceaux, des Jaspes rouges, jaunes,
 « bruns, violets, rubanés; des Silex résinites, des Agates onix, des Cal-
 « cédomes laiteuses, nébuleuses, mamelonnées, comme celles de l'Au-
 « vergne; enfin une multitude de végétaux à l'état de pétrification
 « siliceuse, appartenant généralement aux Phytolithes et aux Rhyzolytes.
 « La partie combustible du bois est entièrement disparue, mais son tissu,
 « ses fibres ligneuses, ses trachées sont exactement représentées, et l'on
 « peut reconnaître qu'un certain nombre de spécimens sont des fragments
 « de Palmifères, de Polypodes, de Cyathea, de Pteris, et que d'autres
 « appartiennent à des végétaux dicotylédons qui ressemblent beaucoup
 « au Gayac et à l'Immortel. »

Moreau de Jonnés ajoute : « ces minéraux se trouvent exclusivement
 « dans les terrains calcaires de l'Archipel; on en rencontre cependant dans
 « les grandes vallées qui séparaient jadis par des bras de mer l'aire des
 « différents volcans; mais ils sont ici disséminés en petit nombre, et
 « paraissent y avoir été transportés par les flots. »

aux feuilles tombées, en argilolithes de silice impure. Quelques pierres charmantes naissent des mille et mille combinaisons de la silice et des oxydes métalliques qui s'y mêlent.

II.

Du Diamant le littoral Sud s'offre à l'œil du voyageur qui descend la rampe de l'habitation-Caverot ou qui tourne autour des corniches du Morne-Larcher.

La Pointe Dunkerque à Sainte-Anne ouvre à l'Est, le Gros-Diamant marque à l'Ouest, les branches extrêmes du fer à cheval béant.

Devant soi Sainte-Lucie.

Sainte-Lucie dont les pitons au Sud répètent en pers-

Nous voici une fois encore en face de cette théorie qui voudrait que la mer eut recouvert des collines et des vallées émergées par l'abaissement aujourd'hui de l'Océan équatorial. Cette théorie est encore une fois inutile. Ce que Moreau de Jonnés appelle la *surface* des plateaux calcaires, est le plus souvent la *surface* des roches éruptées et forme un banc ininterrompu qui s'étend sous la carapace calcaire, au-dessus des phonolithes. Banc ininterrompu comme s'il s'était formé au contact de l'éruption brûlante emprisonnée sous le sédiment calcaire soulevé.

Là où la carapace calcaire est brisée, dé faite, la blessure laisse à nu les Jaspes, les phonolithes infiltrés de silice. Où le calcaire est resté en croûte intacte, les substances lithologiques sont invisibles; mais n'en existent pas moins. Où les assises volcaniques se sont soulevées en orles emprisonnant les eaux, les dépôts lacustres ont recouvert le calcaire soulevé, le lit de pétrifications et la roche éruptée; mais que le passage d'une route, que l'érosion par les eaux des mornes use et délave les masques, le lit infiltré de silice reparait sous la boue lacustre et le calcaire. Où les assises volcaniques n'ont soulevé que des vases de mer, les infiltrations journalières de silice descendant des mornes n'ont pas trouvé le filtre et la paisible protection des carapaces calcaires. Chaque morne a cependant donné naissance à des infiltrations de silice qu'il faut chercher sous la boue. Il n'est pas jusqu'au basalte qui ne présente ses agglomérations de silice et ses lithoïdes. Mais tandis que les masses de silice à Sainte-Anne, à la Maupeou, sur le phonolithe, sous le calcaire ou la boue, sont reprises en cristallisation confuse, la silice des basaltes se présente en cristaux réguliers, en prismes accolés et distincts.

pective l'appui que le Carbet a offert à nos pentes de laves vers le Nord.

Le monde dont les attentes se dressent là est inachevé. La soudure entre les deux Iles ne s'est pas faite. Entre Sainte-Lucie et la Martinique il y a eu lacune et non rupture.

La presque-Ile de Sainte-Anne, les pointes de Caritan, des Salines, les Caps sont à peu près tels qu'ils sont sortis des profondeurs.

A Caritan, aux Salines, à la Savane des Pétrifications les pointes terminales de ces assises sortent de la mer en pentes douces revêtues de la carapace calcaire soulevée par l'éruption.

Les deux efforts sont lisibles qui ont édifié au Sud l'Ile phonolitique. L'épanchement en partie sous-marin du premier effort a soulevé la roche à ravet, le calcaire ancien. L'éruption basaltique a fait surgir définitivement le phonolithe et les calcaires coquilliers récemment superposés aux récifs.

Ce littoral Sud est coupé aujourd'hui en deux par le massif de brèches basaltiques du Trou-au-Diable. De la Régale, du l'Épinay, a coulé le basalte lavique emplissant de ses ocres les deux Rivière-Pilote et la haute Rivière-Salée, superposant ses prismes de lave sur les assises anciennes.

Mais ce qui distingue absolument ce revers Sud regardant la mer du canal de Sainte-Lucie, du revers lacustre de la baie de Fort-de-France, c'est le peu d'épaisseur des sédiments lacustres.

Aux Trois-Ilets, à la Rivière-Salée, à la Trompeuse, aux

bords du lac de la baie de Fort-de-France, au fond des lacs vidés du Sud, où le dépôt d'argile ne pouvait être crevé, où le trou-carré n'aurait pas ouvert de puits perdus, où le sédiment lacustre dépassait 25, 30 centimètres, atteignait un, deux, trois mètres, la culture *au piquet* était unanimement adoptée.

Les débris ternaires, sur la boue lacustre, étaient la réserve respectée, jamais compromise par le labour qui l'eut enfouie dans l'abîme asphyxiant du sous-sol.

Sur ces sols on accumulait pailles et herbes; on refaisait l'épiderme d'humus à mesure qu'il s'usait.

Les phosphates, le guano, la morue, les engrais supérazotés ont trompé un moment sur le désastreux effet de labours irrationnels et malheureux dans les glaises. Quelques récoltes ont laissé inertes et dénudées, irrespirables et putrides, les glaises lacustres dont l'épiderme d'humus a disparu, enseveli dans l'argile âvare.

La silice en effet arrivée à un certain degré de ténuité retient presque invinciblement l'eau et forme une combinaison comme cristalline. C'est cette propriété qui fait la prise instantanée et indestructible des ciments. C'est cette propriété qui fait la ténacité, hélas, des argiles.

En outre de cette attraction physique herculéenne, la silice des argiles retient en avare les bases de potasse et de soude, et ne les lâche jamais.

Tel sol d'argile, riche en potasse et en soude assez pour fumer un autre sol, ne cède pas un brin de ces sels utiles à la canne.

L'écobuage, en changeant l'état moléculaire de l'argile, rompt le charme, et rend disponible le trésor que l'argile gardait jalousement.

Nous verrons, en parlant des ocres rouges, que le volcan a recuit, écobué les argiles lacustres, revivifié en basalte lavique les silicates digérés des vieux lacs.

Je dis les silicates digérés, car la roche est un silicate de potasse, de soude, d'alumine et de chaux, avec des oxydes métalliques très abondants dans les basaltes.

Ces silicates rocheux sont attaqués par les météores. A mesure qu'ils se délitent ils fournissent aux plantes les aliments minéraux, et descendent en argile dans les lacs ou dans les mers.

Les réveils volcaniques reprennent ces argiles inertes et ensevelies, les remontent sur les cônes en réveillant leurs ressources fécondes.

Le labour, dans les silicates rocheux, a pour but d'accélérer les délitements, les argilifications dont la plante profite. Mais labourer l'argile morte, impalpable, le *caput mortuum* des lacs oubliés par le volcan, c'est folie.

∴

Ces habitations de terre lacustre n'étaient pourtant pas sans valeur aux premiers jours de la colonisation, soit par les quelques fonds d'alluvions sableux ou ternaires qui occupaient les creux des vallées dont l'eau des torrents avait délavé l'argile; soit par les sommets de phonolithes surgissant avec leurs épaules rocheuses de l'océan de boue; soit par l'humus de mille et mille années superficiellement conservé.

La beauté du sucre, le rendement en sucre, aidaient encore, aux premiers jours, à ranger ces terres lacustres au rang des terres à cannes, des terres à sucre.

Souvent un plateau incliné d'argile, dominé par des

sommets incultes, gardait, avec cette avarice propre à l'argile, les nitrates qui coulaient de ces sommets, et se faisait une richesse inouïe.

Quand une année solaire fendillait dans ses profondeurs la couche épaisse de boue superazotée à la surface; quand la canne, piquée dans l'épiderme d'humus, s'était garnie de feuilles avant les pluies; quand le sec était prolongé; quand juillet était solaire; quand les contre-saisons d'août, de septembre desséchaient les trous-carrés, l'argile triomphait et jetait aux orgueilleuses habitations des Caps des défis de trente boucauts au carré, obtenus dans des moulins qui extrayaient cinquante litres de jus par 100 kilos de cannes (Sarcelle 1844).

III.

L'incrustation, dans les roches du sous-sol, de canaux à niveau capables d'emmagasiner l'eau pour les trois mois d'été; le non balayement des surfaces d'humus; le respect de la pellicule humifère sur les glaises profondes; les amendements rocheux mis en contact avec les débris ternaires: telles sont les multiples solutions auxquelles satisferait, selon le cas, la culture à niveau — qui ne ferait que reprendre la culture au trou-carré en permettant la char-rue, en diminuant la main d'œuvre.

Les labours restreints, peu profonds, non dans le but de désagrèger l'argile, qui est arrivée à la perfection, hélas, de l'impalpable; mais dans le but de soulever l'argile en mottes aérables, de mêler à l'humus superficiel les amendements rocheux répandus avant le labour; le sol utilisé au-dessus et au-dessous de la boue lacustre, au-

dessus par l'humus, au-dessous par les silicates rocheux extraits du fond du canal : le retour par conséquent aux traditions, aux combinaisons passées.

C'est un sol à recréer, à reconquérir. Le lent travail d'attaque des silicates rocheux par les réactions de l'atmosphère et de l'humus, l'amendement de la surface par les richesses ramenées au bout de siècles des profondeurs par les racines des arbres, sont une réserve compromise, méconnue. La part à sauver est riche encore. Le rouage de fertilité peut recommencer ses pas.

Ce *Vieux Pays* qui a le plus souffert ne serait pas le moins reconnaissant. Ses produits savoureux, mûris sous un soleil de feu, témoigneraient de sa fécondité vivante.

Encore aujourd'hui la mer est, pour atteindre au Robert, au Simon, au Vauclin, au Marin, aux Trois-Rivières, à la Pointe-Simon, à la Dillon, à la Rivière-Blanche, la grande voie commune et facile.

Que de pointes délavées qui, qualifiées d'infertiles, de brûlées par le soleil, ne sont que ruinées par le passage des eaux pluviales.

Ces eaux surabondantes, que vous appelez, que vous ne savez utiliser, garder, maîtriser, vous ont-elles jamais manqué ? Et le soleil ne vous inonde-t-il pas d'effluves dont vous maudissez le bienfait ?

Aux travaux superficiels qui livrent, depuis que les traditions sont oubliées, le trésor d'humus aux pluies de décembre, succéderaient les travaux rationnels qui régleront l'action des pluies, attaqueront puissamment les richesses du sous-sol et mettront en présence l'humus et les silicates rocheux que le *caput mortuum* d'argile sépare, isole.

Les canaux profonds dont seront extraits les silicates rocheux réserveront la provision d'eau nécessaire aux trois mois d'été

Ces grands canaux, espacés de dix mètres, larges de 0^m50, profonds de 1^m, pour atteindre sûrement la roche nécessaire et cherchée, seront ouverts aux deux bouts, non complètement, mais de façon à ce qu'ils déversent dès que l'eau atteindra les trois quarts de leur profondeur totale.

Ces grands canaux contiendraient $0^m50 \times 0^m75 = 0^m375$ soit trois cent soixante-quinze litres d'eau par mètre courant, c'est-à-dire 37,500 litres par canal de cent mètres de long. 375,000 litres par hectare si je suppose un canal tous les dix mètres.

Il suffirait d'un mois de fin d'année pour remplir les mille mètres de canaux d'un hectare, et cette provision franchirait le désert de trois mois d'été.

Que coûterait d'établir ces canaux? d'extraire du sous-sol 500 mètres cubes d'amendement? 250 mètres cubes si la moitié de la fouille est d'argile inutile? 250 francs souvent,— 500 francs au grand maximum; car on n'attaquerait pas le roc; on se bornerait aux tufs attaquables à la pioche, au pic. Il y en a peu qui ne seraient fouillés pour un franc le mètre cube à un jet de pelle.

Pour défendre de l'évaporation violente des mois solaires les surfaces que le drainage défendrait des pluies torrentielles et de l'humidité stagnante des mois pluvieux, le fatrasage des pailles, comme à la Barbade, intervendrait, dans les quartiers calcaires, pour maîtriser, affaiblir la capillarité desséchante des carbonates de chaux.

Dans les glaises froides sans calcaires, cette torrification, cet écobuage par les flammes du soleil du Sud, n'atteint

jamais le sous-sol, puisque la glaise de la surface s'isole du fond lacustre saturé toujours. Ces soleils sans dangers sont trop précieux pour ne pas y livrer la froide argile sans pitié. Il faut que la surface d'argile perde l'équivalent d'eau de cristallisation qui la maintient en prise comme un ciment. Il faut que l'état moléculaire de la silice impalpable se brise, se détruise dans la fournaise des carêmes brûlants.

Cuite au soleil, l'argile, émiettée en prismes, fragmentée en lapilli, ouvre ses mains avares, et lache les trésors de potasse et de soude, d'ammoniaque et d'humus qu'elle gardait.

IV.

Les glaises, les rocs durs de phonolithe, les tufs imperméables, les terrains calcaires sont les sols ici qui se brûlent au soleil. Les ocres d'obsidienne restent humides par les plus ardents carêmes, l'ocre rouge des basaltes, les ponces humifères. Il est possible, du moins, dans une certaine mesure, de faire jouir le Sud, le *Vieux Pays* de cette tolérance des terres friables. Et s'il n'est pas utile d'atténuer sur l'argile lacustre froide les effets violents des carêmes secs, il est urgent aujourd'hui de protéger de l'évaporation les terrains calcaires que l'humus, diminué par des cultures épuisantes et mal conduites, consommé par l'effet du calcaire, ne défend plus du soleil.

Les Barbadiens réalisent cette protection en étendant sur la terre plantée en décembre, sur la terre en petites cannes, la paille de cannes des pièces récoltées en février, mars et avril. Nous allons essayer de démontrer les raisons théoriques de cette méthode dont le succès est trop connu pour que nous insistions sur l'efficacité absolue du procédé.

Les Antilles sont entourées d'une atmosphère imprégnée d'eau. Le vent du Nord en décembre, d'Est en mars, avril, du Sud en juillet, sont saturés d'eau toujours. Cela veut-il dire qu'ils contiennent toujours la même dose d'humidité? Non. Le point de saturation de l'air varie selon le degré de température de l'air. Plus l'air s'échauffe, plus il devient immédiatement capable d'absorber d'eau. En s'échauffant il devient sec; c'est-à-dire que, saturé à 26° par exemple, l'air à 30° est avide d'eau. Mais la température de l'air saturé vient-elle à s'abaisser au passage d'un vallon frais, cet air refroidi laisse en passant, aux parois du vallon, à la ravine de la coulée, l'eau qu'il n'est plus capable de garder.

Malgré l'abaissement de température exceptionnel de la brise en mars, avril, et la moins grande quantité d'eau de saturation de cette brise fraîche des beaux jours, le vent d'Est, rencontrant les trachytes poreux des cônes glacés du Nord, se refroidit au contact des pitons et des bois; et laisse en pluie ou en rosée invisible le tribut journalier dont vivent les sources et les rivières.

A Sainte-Anne, au Marin, au Vauclin, à la Caravelle, au Diamant, à Case-Pilote, au Prêcheur, cet air froid des belles saisons se heurte aux terres chaudes exaltées à 50°. Chaque souffle d'air s'échauffe en baisant cette terre brûlante et devient capable d'absorber, avide d'absorber de l'humidité encore. Plus le soleil est chaud, plus fraîche la brise, plus le phénomène d'avidité pour l'eau se développe dans l'air. Plus le sol est aspiré jusque dans ses dernières sueurs.

Du sol surchauffé du Sud imperméable monte un rayonnement calorifique que l'œil peut suivre au tremblotement ascensionnel des couches inférieures de l'air.

La frêle tige des plantes, les feuilles respirantes et multiples de la canne épanouie, périclent sous les caresses de la délicieuse brise d'avril, transformée par la *chaleur du sol* en hâle flétrissant.

Le même souffle d'avril se condense en cascades de cristal au contact glacial des pitons du Nord, maintient éternellement bleu l'océan de feuillage des bois du Lorrain et de la Trace, verse à la fougère, aux palmiers des sommets, l'eau surabondante qu'ils veulent.

La porosité, l'humidité du sous-sol, s'obtiennent à la Barbade par des labours profonds. Cette humidité du sous-sol, excessive en décembre, janvier, se combat, se réserve par des hersages et des sarclages superficiels fréquents. Non pas en vue de détruire l'herbe inconnue à la Barbade, mais en vue de ne permettre pas à la capillarité de s'établir du sous-sol à la surface. La surface remuée, séparée du sous-sol, livrée au soleil, se ranime, se vivifie. C'est ainsi que dans l'obsidienne la sarcleuse, le hersage des surfaces, lutte contre le refroidissement par le sous-sol et ranime les petites cannes.

Le Barbadien, en février, mars, avril, au moment où le soleil sans nuages établirait de la surface au sous-sol une invincible, une toute puissante évaporation capillaire surexcitée par les carbonates de chaux, le Barbadien, sur le sol humide encore dans ses profondeurs remuées par le labour, étend le matelas de pailles protectrices.

Cette paille blanche absorbe infiniment moins de calorique au soleil que la terre noire des champs calcaires. Le calorique même infligé à la paille y reste sans que le sol soit communicativement atteint. C'est à peine si la moiteur utile à l'évaporation réfrigérante dépasse le paillason de feuilles sèches et les couches immobiles d'air entreposées, pour agir utilement sur le sol.

Sous la paille protectrice, le sol des terres noires, l'air immobile en contact avec la terre noire, reste frais et respiratoire. Le souffle d'avril est bienveillant aux feuilles verdoyantes des cannes paillasonnées.

V.

Il pleut deux fois plus à Fort-de-France qu'à Saint-Pierre. Le Sud est plus balayé par les pluies que le Nord. C'est l'exaltation calorifique des surfaces imperméables qui brûle le Sud en dessaturant la brise de mer. C'est la condensation tellurique qui alimente, sans pluie apparente, les cônes poreux du Nord.

MARTINIQUE
Relevé pluviométrique.

Années.	Fort-de-France.	Saint-Pierre.
1875	1.784	1.608
1876	2.231	2.000
1877	3.387	2.355
1878	7.814	2.395
1879	4.410	2.773
1880	3.815	3.022
Totaux pour six années	23.441	14.153
Moyenne	3.906	2.358

Observations météorologiques de 1881.

MOIS.	BARO- MÈTRE à 0°.	TEMPÉRATURE		HUMIDITÉ relative en centi- mètres.	EAU en milli- mètres.	BARO- MÈTRE à 0°.	TEMPÉRATURE		HUMIDITÉ relative en centi- mètres.	EAU en milli- mètres.
		Minima.	Maxima.				Minima.	Maxima.		
Janvier.....	766.1	49	29.4	78.5	96	762.7	20.8	27.6	»	150
Février.....	765.5	48	30.4	76.9	411	761.4	21	29.5	»	43
Mars.....	765.8	20	32	76.1	24	760.5	21.6	29	»	40
Avril.....	766.2	21.4	32	76.1	453	763.2	23.4	30.4	»	121
Mai.....	764.5	22.4	32.2	79.6	468	761	24	31.6	»	150
Juin.....	766.2	23.2	32.4	81.7	382	762.5	24	31.5	»	290
Juillet.....	766.8	23.2	31.2	84.5	399	763.3	24.2	30.2	»	176
Août.....	765.7	23	33	82.2	426	762.4	24	31	»	214
Septembre.....	765.5	23	33	83.7	268	762	19.5	30.6	»	124
Octobre.....	764	23	34	81.1	142	760.5	20	30.5	»	149
Novembre.....	763.8	23.1	31.2	82.9	370	760.4	19.6	28.5	»	351
Décembre.....	763.8	17	31	80.2	432	761.7	17.2	28.4	»	25
Moyennes.....	765.3	17	34	80.3	2.671	761.8	17.2	31.6		4.833
		minima maxima		Eau tombée dans l'année.		minima maxima		Eau tombée dans l'année.		
		De l'année.				De l'année.				
		FORT-DE-FRANCE.					SAINT-PIERRE.			

Oscillations barométriques diurnes.

MOIS.	Fort-de-France.	Saint-Pierre.
Janvier.....	2.8	2.1
Février.....	3	1.9
Mars.....	2.9	1.1
Avril.....	2.4	1.7
Mai.....	1.9	1.3
Juin.....	2	0.9
Juillet.....	1.9	1
Août.....	2	1.2
Septembre..	2.4	1
Octobre....	2.6	1.2
Novembre..	2.5	1.1
Décembre..	2.4	1
Moyenne..	2.4	1.3

L'année 1881 ouvre une période d'années solaires.

Les tables pluviométriques n'enregistrent en effet que 2^m611 à Fort-de-France, 1^m833 à Saint-Pierre.

Tandis que la moyenne de 1875 à 1880 donne : 3^m906 à Fort-de-France, 2^m358 à Saint-Pierre.

Mais en 1881 comme en 1875, 1876, etc., la couche d'eau tombée est moitié plus haute à Fort-de-France qu'à Saint-Pierre.

..

Je n'ai pas trouvé de tables distinctes, donnant à la Martinique la quantité de pluie tombée le jour et la quantité de pluie tombée la nuit. Évidemment le Sud, durant les périodes estivales, ne reçoit de pluie que la nuit. Les surfaces brûlantes sous l'ardeur solaire s'opposent durant le jour aux pluies, qui tombent en mer sur les vagues du canal de Sainte-Lucie.

À la Guadeloupe des tables pluviométriques, méthodiquement distinctes, permettent de constater cette inégale répartition des pluies. — Les pluies nocturnes, sur le sol refroidi par le rayonnement, sont bien plus abondantes que les pluies diurnes. En octobre et novembre seulement le phénomène de la pluie échappe à cette loi et ne subit l'influence que des courants atmosphériques.

Observations météorologiques

POINTE-A-PITRE. — 1881.

MOIS.	BARO- MÈTRE A 0'		HUMI- DITÉ re- lative de l'air.	TEMPÉ- RATURE.		PLUVIOMÈTRE. Chiffres donnés en millimètres.		
	10 h. du matin.	4 h. du soir.		Mi- nima.	Maxi- ma.	Nuit.	Jour.	Total.
Janvier.....	764.8	763.0	79.0	19.5	26.7	45.5	36.1	81.6
Février.....	763.4	761.4	82.5	19.3	26.5	37.1	66.7	103.8
Mars.....	763.5	761.6	79.2	19.9	28.4	40.4	1.6	42.0
Avril.....	764.0	762.2	78.6	22.7	29.2	103.2	21.7	124.9
Mai.....	761.7	760.3	82.0	24.1	30.0	140.0	52.0	192.0
Juin.....	763.6	762.3	82.8	25.2	30.1	232.4	100.1	332.5
Juillet.....	763.8	762.5	80.6	25.2	30.8	93.3	18.7	112.0
Août.....	762.2	760.8	81.9	24.6	30.1	248.5	55.9	304.4
Septembre..	762.4	760.9	82.0	24.5	30.5	148.6	19.9	168.5
Octobre...	761.1	759.4	81.7	23.7	30.0	36.7	30.2	66.9
Novembre..	761.5	760.0	84.9	23.3	28.5	123.3	162.1	285.4
Décembre..	763.3	761.3	82.5	20.3	27.1	32.1	11.2	43.3
Moyennes de l'année..	762.9	761.3	81.4	22.6	28.9	»	»	»
Quantité d'eau tombée dans l'année.....						1281.1	576.2	1857.3

Ainsi 1^m282.1 pendant la nuit, contre 0^m576.2 pendant le jour à la Pointe-à-Pitre.

Le total, 1^m857.3 est sensiblement égal au chiffre 1^m833 de Saint-Pierre.

Mais combien la Pointe-à-Pitre est moins favorisée d'eaux vives.

La condensation invisible des grands cônes poreux de la montagne Pelée, du d'Ennery, du Carbet, verse des sources intarissables et des rivières d'eaux aériennes autour de Saint-Pierre, tandis que la Pointe-à-Pitre quémande aux mornes volcaniques de l'île voisine, par delà le canal, l'eau de La Jaille.

En revanche, autour de la Pointe, la Grande Terre se couvre de cannes à sucre et d'usines sur un sol qui s'exalte à 50°. Autour de Saint-Pierre, le Morne Rouge, le Champ-Flore, la Calebasse, . . . les terres froides.

∴

Je n'insiste pas sur l'influence de ces pluies nocturnes, de ces soleils mûrissants. — Les années à rendement sont les années où cette répartition est bien tranchée. — 1880 ne vaut pas 1881.

Pluie tombée à la Pointe-à-Pitre :

	1881.	1880.
Pendant le jour.....	576.2	717.7
Pendant la nuit.....	1,281.4	1,099.8
	<hr/> 1,857.3	<hr/> 1,817.5

Pendant le jour, au soleil, la Grande Terre, les terreaux noirs sur le calcaire et l'argile phonolithique, s'exaltent à 50°, dilatent et chassent en haut la couche inférieure d'air surchauffé. Le nuage, le réseau de nuages des régions moyennes, monte, monte, comme une montgolfière que gonflerait un réchaud ardent.

Poussé par l'alisé, le ballon s'appuie au mur de trachyte qui de Baille-Argent à la Soufrière, du Nord au Sud, se prolonge sous le vent de la Grande Terre. Pour dépasser le faite, pour franchir l'obstacle, il faudrait du soleil encore, du soleil toujours : l'adente réverbération de surfaces brûlantes. Mais l'alcarraza de trachyte des grands sommets, les océans de feuillage sur l'ocre froide des contreforts de basalte, résolvent en bruine l'aile du nuage alourdi. Sous l'action à la fois : de la pression du vent qui appuie le nuage sur le mur, et de la réfrigération tellurique du mur lui-même, le ballon se liquéfie. Des torrents d'eau descendent par la Goyave, la Rose, la Sarcelle, la Moustique, la Lézarde, les dix bras de la Grande Rivière, et, depuis le cataclysme qui a rompu le Lac, se perdent dans la mer.

Car la Guadeloupe eut son grand Lac.

Non pas que l'éruption de phonolithe, aux flancs de l'ossature de trachyte, se soit produite en orle parfait, fermé au-dessus des flots, comme la baie de Fort-de-France à la Martinique. — Le gigantesque cratère qui a édifié par ses déjections et par son effort circulaire, le Houelmont, les Saintes, Marie-Galante, la Petite Terre, la Grande Terre, la Désirade (comme notre Caravelle), et qui reparait, circulaire toujours, de l'autre côté de l'échine de trachyte à Deshaies, sous le vent, sous les amas de cendre, à Bouillante, ce gigantesque cratère n'a pas emprisonné de rivières, n'a pas surgi en orle fermé au-dessus des flots.

Un orle secondaire se fermait du Gros Loup à la Pointe Caraïbe, à l'est; de l'ilet à Kahouanne à la Pointe d'Antigues, à l'ouest. Cet orle a été rompu... par l'ouest. La vague a traversé l'île, détruisant les deux rebords Ouest et Est de l'orle ancien. L'ilet à Kahouanne, la Tête à l'Anglais, ont subi le plus rude effort; et, vis-à-vis, à la Grande Terre, l'anse du Petit Canal au Morne à l'Eau.

Une seconde fois le lac s'est fermé : à l'éruption de basalte. Du Morne Rouge au Gosier, de Sainte-Marie à la Pointe Caraïbe, de la Sarcelle à l'ilet à Cochons, la Guadeloupe étendit ses bras de lave dans la mer, vers la Grande Terre qu'ils atteignirent. D'autres contreforts descendirent de Sainte-Rose sur les îlets du Carénage, sur l'ilet à Caret, l'ilet à Fajou, pour s'appuyer à Marchand. L'alisé détruisit (achève de détruire : les fré-gates s'effacent) le rebord Est du lac basaltiques. L'écoulement d'Ouest à Est des eaux emprisonnées à l'ouest de la baie Mahaut, creusa à travers l'Ithme de la baie Mahaut, la Rivière-Salée. Mais le rebord ouest du lac récent a disparu à son tour, sous l'action de la Grande Rivière et de la mer. Le canal entre les deux lies se maintient sous l'influence des courants et des vents qui dénivellent les deux mers et draguent la Rivière-Salée.

La Grande Terre, séparée de la chaîne poreuse de l'île trachitique, ne subit plus l'invasion et l'irrigation par l'eau des grands sommets; les contreforts basaltiques ne conduisent plus jusqu'à la Pointe l'eau de la Lézarde.

La Grande Rivière, comme un immense fossé, défend de l'eau glaciale les ocres lacustres de sa rive droite.

Le grand courant atmosphérique du canal des Saintes atténue sur la Capesterre la nuisible réfrigération de la Madeleine et de la Soufrière. Le saut du Carbet qui résume une part des condensations du Grand Piton, s'encaisse profondément dans un lit torrentueux. — Les merveilleuses habitations de la Capesterre, de Saint-Sauveur, sont protégées des eaux froides.

La Madeleine défend, (comme notre Jacob) les Trois Rivières, le Trou-au Chiens, le Bananier, et rejette à droite sur la Basse-Terre, à gauche dans le Bananier les torrents de la Soufrière.

Et ces quartiers du soleil, ces terres chaudes, sont la Guadeloupe, toute la Guadeloupe. — Là comme ici, les terres froides sont sans fruits, sans valeur.

Un tableau général de la pluie en 1881 permettra de suivre à la Guadeloupe la relation, inverse souvent, de la pluie tombée et de la permanence des rivières.

L'usine Bologne, à la Basse-Terre, entourée de rivières jamais taries, n'enregistre que 1^m460.3; Sainte-Anne subit 4^m063.

MOIS.	SAINTE-ANNE.	CANAL.	CANAL.	CANAL.	POINTE-SAINTE-A-PITRE.	SAINTE-FRANÇOIS.	MORNE-A-L'EAU.	PORT-LOUIS.	PORT-LOUIS.	BASSE-TERRE.	ANSE-BERTRAND.	CAPES-TERRE.
	Usine Gentilly.	Usine Clugny	Usine Duval.	Habitation Beutier.	Labo- ratoire.	Usine Marly.	Habitation Celcour.	Usine Blanche ¹	Usine Beau- port.	Usine Bellevue	Usine Bologne	Habi- tation Bois- Beaufou ¹
Janvier.....	93.5	415.0	140.8	401.0	81.6	70.0	140.3	83.5	66.0	31.9	50.5	52.5
Février.....	130.0	88.0	26.0	36.0	103.8	26.0	22.7	29.0	34.5	45.7	33.0	62.5
Mars.....	142.0	27.0	32.8	47.0	42.0	75.0	26.6	37.5	38.0	19.8	53.0	42.0
Avril.....	147.5	91.0	109.2	118.0	124.9	53.0	72.5	52.5	76.0	48.9	81.5	184.5
Mai.....	580.0	170.0	200.8	260.0	192.0	255.0	223.6	242.0	210.0	58.2	219.5	309.0
Juin.....	621.5	400.0	331.9	287.0	332.5	290.0	298.2	340.0	331.0	281.2	223.5	376.0
Juillet.....	173.5	426.0	103.0	118.0	142.0	82.0	72.5	106.0	147.5	167.3	70.0	189.4
Août.....	621.5	373.0	340.9	244.0	304.4	286.0	250.9	232.0	201.0	214.5	226.0	314.0
Septembre....	470.5	346.0	225.3	119.0	168.5	206.0	216.4	166.0	145.5	284.0	131.0	254.3
Octobre.....	470.5	282.0	126.0	169.0	66.9	86.0	125.8	136.5	137.5	48.6	78.0	45.5
Novembre....	458.5	374.0	288.0	312.0	285.4	280.0	202.3	259.0	194.0	211.0	182.0	259.6
Décembre....	184.0	28.0	24.4	23.0	43.3	66.0	77.6	46.0	31.0	49.2	42.5	
Quantité d'eau tem- pée dans l'année....	4063.0	2420.0	1919.4	1831.0	1857.3	1775.0	1699.4	1670.0	1579.0	1460.3	1390.5	

Les observations de trois années, que j'ai sous les yeux, confirment ce paradoxe :

	1879.	1880.	1881.
Saint-Anne (U. Gentilly)...	4,007.5	4,559.5	4,063
Canal (U. Clugny).....	2,260.0	1,962	2,420
Canal (U. Duval).....	1,952.5	1,658.2	1,919.1
Pointe-à-Pitre(Laboratoire)	2,175.5	1,817.5	1,857.3
Sainte-Anne (U. Marly)...	2,038.0	1,657.0	1,775.0
Morne-à-l'Eau(U. Blanchet)	2,094.8	1,848.2	1,699.4
Port-Louis (U. Bellevue).	1,916.5	1,674.5	1,579.0
Basse-Terre (U. Bologne).	1,449.8	1,141.5	1,460.3
Port-Louis (U. Beauport).	»	1,795.0	1,670.0
A ^{se} -Bertrand (H. Beaufond)	»	1,677.0	1,390.5

Voici trimestre par trimestre, année par année la *pluie* qui n'a pu alimenter une seule rivière autour de la Pointe-à-Pitre, tandis que des fleuves alimentés par la condensation atmosphérique invisible descendent des Andes au Pacifique sous un ciel éternellement serein.

Pointe-à-Pitre :

	1878.	1879.	1880.	1881.
1 ^{er} trimestre...	425.0	381.9	247.1	227.4
2 ^e trimestre...	499.9	511.8	470.3	649.4
3 ^e trimestre...	512.6	591.0	587.8	584.9
4 ^e trimestre...	306.1	690.8	512.3	395.6
Hauteur de la couche d'eau annuelle....	1,743.6	2,175.5	1,817.5	1,857.3

C'est ainsi qu'aux pitons, d'où descendent les eaux de Case-Navire, du Carbet, de la Rivière-Blanche, il pleut moins qu'à Fort-de-France. — Observations du lieutenant Ganivet.

Relevé par millimètres de la pluie tombée au CAMP BALATA
du 16 novembre 1879 au 31 juillet 1880.

DATES.	1879.		1880.							OBSERVATIONS
	Novembre.	Décembre.	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	
1	»	1	6	14	»	3	9	»	»	Les relevés ont été faits sans fractionner les millimètres, en ajoutant 1 unité pour toute fraction supérieure à 5 dixième et en négligeant les fractions inférieures.
2	»	»	17	7	»	5	32	»	6	
3	»	»	8	4	1	5	8	1	»	
4	»	1	191	4	6	6	12	2	»	
5	»	»	39	»	3	7	4	2	15	
6	»	1	13	2	22	15	6	1	8	
7	»	1	117	7	4	13	5	»	6	
8	»	»	27	3	37	11	5	6	3	
9	»	94	18	6	»	8	3	2	5	
10	»	35	»	15	1	9	1	8	8	
11	»	13	5	11	1	1	6	8	5	
12	»	5	3	2	4	8	4	18	»	
13	»	9	14	2	16	12	4	11	3	
14	»	1	28	7	10	3	1	14	7	
15	»	13	55	24	7	1	»	27	52	
16	24	8	11	28	5	2	1	3	16	
17	27	18	9	42	4	5	1	1	12	
18	59	12	3	1	»	»	6	2	»	
19	66	41	16	»	1	»	»	3	2	
20	90	11	1	8	»	5	»	11	19	
21	5	13	»	4	»	»	»	5	2	
22	2	1	»	2	»	»	»	9	18	
23	9	»	»	»	»	7	17	24	»	
24	87	3	»	»	1	20	2	9	»	
25	4	12	»	»	»	7	10	6	8	
26	12	1	»	6	»	7	58	14	49	
27	2	2	1	»	2	13	»	15	16	
28	25	6	1	»	14	27	6	5	5	
29	3	16	6	»	»	»	»	18	11	
30	2	7	1	»	2	17	»	2	8	
31	»	1	11	»	8	»	»	»	13	
	417	326	601	199	149	217	201	227	297	2 ^m 217
à F'-de-France..	449	672	273	160	184	121	320	348		2 527

La moyenne pour les 259 jours observés a été de 10^m/17 et donnerait pour une année de 365 journées une couche d'eau de 3^m331^m/100

De décembre à juillet

Mais le Camp Balata, au niveau des contreforts ocreux couverts d'arbres, est encore au-dessous de la zone des condensations telluriques puissantes.

Les blocs de porphyroïdes rocheux, les pans restés debout de la cheminée écroulée du Carbet, les cinq Pitons revêtus de mousses et de fougères, d'herbe coupante aux fleurs de pourpre, sont les Danaïdes qui versent les ondes aériennes puisées dans l'azur.

Comme l'aiguille du paratonnerre la foudre silencieuse, les Pitons poreux soutirent invisiblement le fluide cristal et désarment le nuage.

La lutte des Titans et de Jupiter, des montagnes éruptives et du roi des météores, Dieu de la foudre et des pluies; le combat que Prométhée livra pour l'homme, se continue sous les yeux.

Entre ses géants tutélaires, la ville privilégiée : Saint-Pierre.

..

Les observations météorologiques sont, à la Guadeloupe, à peu près complètes.— A la Martinique presque tout est à faire pour égaler l'île voisine dans cette voie d'observations.

La répartition des pluies à la Martinique n'a jamais été étudiée. Par analogie, on peut se faire une idée de l'inégalité de cette répartition, en jetant les yeux sur le tableau de la répartition des pluies pendant le mois de décembre 1881 à la Guadeloupe :

	Quantité d'eau tombée m/m	Nombre de jours de pluie	Moyenne par jour. m/m
Saint-Anne (U. Gentilly)..	184.0	18	5.9
St-Claude (H. la Joséphine)	100.4	»	3.2

Morne-à-l'Eau (U. Blanchet)	77.6	10	2.5
Lamentin (H. Bellevue)..	67.0	13	2.1
Sainte-Anne (U. Marly)..	66.0	11	2.1
Saint-François (H. Celcour)	66.0	11	2.1
St ^e -Anne (H. Le Héleu).	62.3	15	2.0
Basse-Terre (U. Bologne)..	49.2	11	1.5
Port-Louis (U. Beauport).	46.0	7	1.4
Pointe-à-Pitre (Laboratoire)	43.3	19	1.3
A ^{nsc} -Bertrand (H. Beaufond)	42.5	11	1.3
Port-Louis (U. Bellevue)..	31.0	9	1.0
Canal (U. Clugny).....	28.0	7	0.9
Canal (U. Duval).....	24.4	5	0.7
Canal (H. Beutier).....	23.0	6	0.7

La répartition journalière de l'eau donne également des renseignements très intéressants. Ainsi, pendant la première quinzaine, les pluies sont régulièrement réparties, excepté au Canal où elles sont plus copieuses et plus intermittentes (Duval, Clugny, Beutier); pendant la seconde, le 18 décembre, on voit d'abord au Morne-à-l'Eau un grain de 41.5 millimètres, se faisant légèrement sentir au Héleu et à Celcour, (Sainte-Anne et Saint-François); le 25, on en constate un autre, rayonnant sur un périmètre plus étendu et se répartissant de la façon suivante:

Usine Gentilly.....	28.0 ^{m/m}
Usine Marly.....	14.0
Habitation Celcour.....	14.0
Habitation Le Héleu.....	9.7
Usine Bellevue.....	6.0
Usine Blanchet.....	5.0
Habitation Beaufond.....	4.0
Usine Bauport.....	3.0
Laboratoire.....	0.8

Puis, de légers grains isolés tombant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ainsi qu'il résulte des relevés qui sont envoyés mensuellement au laboratoire.

∴

A ces observations si complètes il suffirait de joindre l'enregistrement de la température du *sol*, pour rendre sensibles les lois de la maturité, du rendement de la canne en sucre.

Le refroidissement du sol en novembre, l'exaltation du calorique infligé au sol en mars, avril, seraient combattus par le drainage et le paillasonnage dès que leur influence désastreuse serait reconnue. Des quartiers brûlants de fièvre, descendus vivants encore dans l'abandon et la mort, revivraient. D'autres se réveilleraient, autour de Saint-Pierre et de Fort-de-France, dans les terres froides.

Mais c'est du Sud, du *vieux pays* que je me préoccupe ici. Le Sud a été ruiné, est ruiné par la pluie.

O me infelicem, qui nunc demum intelligo,
 Ut illa mihi profuerint quæ dixeram,
 Et quæ laudâram, quantum luctûs habuerint!

VI.

Le Sud cultivé à niveau ne perdrait plus un atôme fécond, verrait ses silicates rocheux se désagréger sur une épaisseur d'un mètre.

La couche d'humus, mêlée à 10 centimètres d'amendement rocheux, fournirait aux plantes des aliments assimilables surabondants.

L'argile interposée entre l'humus et le roc, se laisserait pénétrer par les sables de l'amendement; s'amenderait en place sans nuire, sans asphyxier les surfaces.

Une erreur serait de croire que dépenser 500 francs à amender un hectare de terre situé près d'un embarcadère ou d'une route facile est une mauvaise spéculation, dans un pays où la terre se vend quelquefois deux cents francs, quelquefois moins, soit sur les pointes brûlées, soit dans les hauteurs de bois neufs où spontanément on obtient tout.

C'est la poursuite insatiable de la fertilité éphémère de la surface qui nous a perdu, qui nous éparpille sans fixité sur un sol que nous méconnaissons et qui nous trahit. (1)

Dépenser 500 francs d'amendement pour avoir un hectare de terre durable, où la canne serait perenne, serait le plus sage des placements.

Posséder deux cents hectares de terre, et là-dessus faire de 20 à 200 barriques de sucre (c'est l'aléa du Sud); mettre, sur un de ces hectares, 1,500 francs de travail, 400 francs

(1) Les primes payées aux cultures de café étaient, seraient une occasion d'imposer le drainage des terres adaptées définitivement à cette fin par l'aération profonde qu'y créeraient de profonds canaux à niveau.

La prime payée au pied de café, sur le vu d'un pied de café condamné à mort, est une pure charge budgétaire.

Plantez du café, disais-je hier à un vivrier de la montagne du Vauclin qui me demandait *une place*. Le café : j'en ai planté. La prime seule me ferait en replanter. — Il pousse à merveille jusqu'à atteindre 70, 80 centimètres de hauteur, mais la racine pourrit, il meurt juste après m'avoir obtenu la prime.

Mais supposez que cette prime ne soit plus payée que pour les caféiers drainés.

Supposez là de 100 francs, de 200 francs, de 400 francs par hectare pour les premiers essais, pour l'entraînement de la première heure. Exigez que le terrain à mettre en café soit reconnu *adaptable*, par une commission experte. — Exigez l'entier emploi de la prime en fouille de canaux payés sur la base des terrassements du bordereau des Ponts et Chaussées; et payez sur le vu de caféiers hauts de 80 centimètres, implantés définitivement sur un sol approprié. Dans 5 ans, avec 20,000 francs par an, vous aurez 500 hectares en caféiers durables.

L'exemple de cette réussite entraînera des imitateurs, sans que vous ayez besoin de continuer vos primes.

A la Guadeloupe, que je viens de parcourir, le sol drainé des Trois-Rivières, du Trou-aux-Chiens, permet des caféiers superbes sur des écroulements de roches fissurées et filtrantes sans infiltration d'argile.

d'engrais, pour, la récolte faite, payer une différence souvent; et toujours voir le sol subir un épuisement de fertilité; employer aux travaux d'expédients, d'urgence, de lutte contre l'herbe, de salut critique chaque matin, deux fois les bras et l'argent qui suffiraient à, pour toujours, conquérir et dompter son sol; tel est le trop fidèle résumé de nos travaux.

Les uns sont ruinés, les autres se ruinent. Tous usent leur force et leur temps de vivre.

Eaux fuyantes de Tantale, n'êtes-vous pas le symbole de nos terres altérées toujours sous la pluie, qui les racle et les emporte au fond des mers?

Sur le mont Sypile, volcan aimé des nuages, paissaient

Au Matouba les caféiers souffrent, périssent, où les lapilli basaltiques ne drainent pas en sous-sol les caféières sur l'obsidienne. Monsieur le Dentu que j'ai visité à sa délicieuse résidence du Petit Matouba m'a répété que le directeur du jardin des plantes de la Basse-Terre avait reconnu et affirmé à la Chambre d'agriculture que les caféiers malades à la Guadeloupe souffraient de l'humidité, de l'eau stagnante.

De Sainte-Marie à Sainte-Rose, sur trente mille hectares de forêts se déroulant de la mer à la Découverte, au Sans Touché, au Matéliane, à Bouillante, à la Couronne, il n'est pas un point où les caféières aient réussi: le sous-sol est d'ocre froide.

En revanche à la Grande-Terre, sur le calcaire, où l'argile phonolithique n'a pas fermé le filtre de coquilles, les cafés réussissent dans la couche d'humus aux Grands fonds. Sur les roches de la Pointe Noire, de Dehaies, le soleil et les fissures du roc font le café.

Mais la canne, à la Guadeloupe est un merveilleux critérium du drainage.

Les quartiers filtrants sont les quartiers prospères, disputés.

La Capesterre, Saint-Sauveur, le Bananier, le Carbet, les Trois Rivières avanttout.

Les habitations de la Grande Terre répètent souvent, sur le calcaire filtrant, sous le soleil, les merveilles des terres noires de notre cône du Nord. Avec cette différence que nos terreaux de la Basse-Pointe sont arrosés chaque nuit, et que chaque labour y mêle la ponce du sous-sol filtrant, met en présence l'humus et les silicates de potasse de la roche émietée. Le filtre à la Basse-Pointe est une immense réserve d'engrais minéraux, que le soc ramène en se jouant.

les innombrables troupeaux de Tantale, fils opulent de la terre éruptive (Plouto) et de Jupiter maître des orages.

Le vieux mont voulant honorer un jour les divinités de l'Éther, les pluies nourricières, leur servit pour repas les membres dépecés de son fils Pélops, c'est-à-dire l'humus de ses pentes, labourées pour d'imprudentes moissons. Cérès, la bonne déesse, affamée toujours puisqu'elle nourrit tout, eut le temps d'en manger une épaule.

Pélops ressuscita dans les alluvions de l'Inachos. Il lui manquait une épaule. On lui en refit une en ivoire qui marquait de blanc le membre dévoré; et la race de Pélops a l'épaule d'ivoire régna sur Argos, dans la plaine féconde d'où les alluvions de l'Inachos chassèrent les flots du golfe de Nauplie.

Mais Tantale, au milieu d'eaux fuyantes, endure de cruelles douleurs; car la soif le dévore et il ne peut boire. Chaque fois en effet que le vieillard se penche, l'eau fuit et tarit. Des arbres élevés laissent pendre leurs fruits sur sa tête: des poires, des grenades, des oranges, des figues douces et des olives vertes. Et toutes les fois que le vieillard étend les mains pour les saisir, le vent les soulève jusqu'aux nuées sombres.

Sur nos pentes osseuses, l'épaule dévorée de Pélops marque en phonolithes blanchis les terres arables absentes, dévorées par la canne, la bonne déesse, affamée toujours puisqu'elle nourrit tout. Mais ici Pélops, enseveli trop souvent dans l'océan qui roule au fond de ses gouffres nos sables disparus, pour nous, pour le Sud, ne ressuscite jamais. Les alluvions de la Lézarde n'ont rien recueilli

des richesses du *Vieux Pays* dissipées dans la mer.

Les avertissements n'avaient pas manqué pour conjurer le désastre.

Ne labourez jamais le Sud! fatidique formule qu'on a pu tourner en dérision, ne plus comprendre; mais qu'on n'a pu ne pas lire, ne pas retrouver partout, comme le mot *fragile* sur les caisses livrées aux brutalités du transit.

En 1826, l'acte de société de Gervais Colon et de Telliarn Maillet, pour l'exploitation du Céron dont Monsieur Gervais vendait à Monsieur Telliarn une part, disait :

« Art. 1^{er}. La charrue ne sera jamais employée au Céron. »

Monsieur de Beuze, aux jeunes hommes qui proniaient la charrue, répondait bien avant 1820 :

« Si je n'avais plus que trois nègres, j'en mettrais deux à tenir la ligne, le troisième à fouiller le trou-carré. »

En 1770, mon arrière grand'oncle Cordier, qui avait administré les Galions et l'habitation Hayot du Sud, disait : « La charrue cesse d'être nuisible dès qu'elle devient inutile. »

C'est que rien n'est nouveau sous le soleil... Sous le soleil même du Sud.

Que d'observations méconnues se vengent de nos dédains ?

Un sot progrès, un sot orgueil croient à qui mieux mieux que le passé n'était que violences ou vanités. Mais croyez que du livre des roches et des bois je n'eusse pas épilé cette page : *La Martinique*, si les observations du passé ne m'avaient aidé à lire les hiéroglyphes de l'écriture mystérieuse.